



Maya Ombasic  
**MOSTARGHIA**

vlb éditeur

*Mome tati, neutješnom Mostarcu.*

Maya Ombasic

# Mostarghia

*Récit*

**v1b éditeur**  
Une société de Québecor Média

« Je me suis souvent demandé ce que  
je devrais faire du restant de ma vie  
et maintenant je le sais : j'essaierai  
d'arriver à Cuba. »

ERNEST HEMINGWAY

## GENÈSE D'UNE ÎLE

Quelques jours seulement avant ta mort, tu tiens à rester l'homme fort, l'homme de la situation, celui qui peut tout, toujours, même faire oublier à ses enfants la guerre et les camps de concentration, les bombes et la faim, le danger et la peur. Ton médecin est venu nous annoncer que tu étais en train de vivre tes derniers jours et qu'on allait te transférer à l'étage des soins palliatifs. Ils ont voulu te mettre sur une civière pour te mener à l'étage des mourants, mais tu as refusé. Tu as insisté pour prendre les escaliers en t'appuyant, au besoin, sur moi. Je te sens essoufflé et fébrile, comme une feuille tremblante avant le passage de l'ouragan. J'aime ton odeur, ta peau soyeuse, ton ossature saillante et ton poids, léger. Tu n'as jamais été un grand mangeur, et même avant ta maladie, tu disais qu'il fallait se nourrir comme les oiseaux, juste assez pour pouvoir voler. J'observe nos deux ombres avancer doucement dans le couloir de l'hôpital. La beauté indifférente des fleurs apportées aux mourants me semble de trop dans ce lieu injuste. Tu t'accroches à moi, comme jadis tu t'accrochais à mes traductions,

dans tous les pays que nous avons connus et dont tu as refusé d'apprendre la langue. Je t'ai longtemps reproché cette bouderie linguistique, mais vers la fin de ta vie, j'ai compris que tu faisais exprès de ne faire partie d'aucun contrat social. Comme tu t'appuies sur moi et que ton souffle s'accélère, je cherche les mots pour te dire combien je suis profondément désolée de tous nos malentendus. (Comment dire *désolée* avec justesse dans ta langue, qui n'est plus vraiment la mienne depuis que les autres, comme les jeunes épouses supplantent les anciennes au harem, sont venues m'habiter et me multiplier). Une étrange sensation traverse tout mon être. Pendant que j'accommode mon corps pour mieux te servir d'appui, mon sein gauche se glisse naturellement dans le trou de ton thorax, là où logeaient naguère le poumon et les côtes qu'on t'a enlevés. Doucement, mon sein s'est mis à gonfler, à respirer, comme s'il voulait devenir l'organe qui te manquait, comme s'il voulait te compléter, mais aussi se cacher du monde et retourner d'où il était venu. Au même moment, dans une chambre voisine, ce prêtre rwandais que tu as chassé l'autre jour parce qu'il voulait te convertir au christianisme lit la Bible à une mourante d'une voix grave et solennelle: « L'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme. » Avec ton accent slave roulé, tu chuchotes à mon oreille: « Ma côte à moi, c'est la côte adriatique. C'est là que tu as été conçue. Tu concevras

à ton tour, sur une autre côte.» Ton visage, comme celui des mystiques en transe, s'illumine d'un sourire béat, et moi, j'ai la soudaine conviction que tu comprends tout, que tu as toujours tout compris, toutes les langues et tous les codes que tu disais pourtant ne pas comprendre.

C'est donc par choix que tu as embrassé le mutisme ? Pour échapper à la bêtise des hommes, à leurs langues imparfaites et à leurs haines millénaires ? Ou par fidélité à ton métier de peintre ? « Il existe dans la peinture, avais-tu l'habitude de dire, une lumière intérieure qui précède l'ignorance des mots, l'intellect et le savoir. » Georges de La Tour, ton peintre préféré, l'avait bien compris : la lumière intérieure, par-delà le langage, jaillit du noir de la conscience. Mais que faire devant la noirceur de la mort ? Rien, plus jamais, ne sera pareil sans toi et l'ennui mortel, celui que j'avais maintes fois éprouvé dans les rues grises et nébuleuses de Genève, viendra à nouveau envahir mes nuits. Alors que je sens se nouer au creux de ma gorge une drôle de boule, comme un trou noir qui m'aspire de plus en plus vers l'obscurité du premier deuil, je tombe sur une phrase de Charles Juliet : « Écrire, c'est arracher la lumière aux ténèbres. » Mais l'écriture est toujours venue après coup pour moi, comme pour remâcher et mieux digérer l'événement. Pour l'instant, je suis encore dedans, et l'écriture est paresseuse, inféconde, absente, lâche. En attendant sa lente bouée de sauvetage, j'assiste à tes dernières heures. Un sentiment de colère s'empare de moi. Je voudrais faire quelque

chose. Te soulager. Te donner de l'espoir. Mais il n'y a plus rien à faire. À part attendre ton dernier souffle. Avec chacune de tes inspirations, je m'aperçois que l'empathie a ses limites : plus ta souffrance est grande, plus j'ai envie de fuir devant l'impuissance et la finitude. Cette nuit, je suis rentrée à la maison t'écrire une lettre que j'espérais te lire avant que tu t'en ailles. Trop tard. Maman me raconte que c'était tout juste avant l'aube quand, les mains sur le ventre, l'air à la fois paisible et surpris, tu es parti. Lorsque nous arrivons à ton chevet, une paix sereine s'affiche sur ton visage malgré le vent qui secoue violemment les arbres autour de l'hôpital. Après le constat officiel de ton décès, le médecin nous apprend que nous avons une heure pour faire nos adieux. Cette heure passe comme un clin d'œil et un drap blanc tombe sur ton corps. Le dernier rideau de ta vie se dépose doucement dans le creux de ton thorax. C'est là que j'ai envie de me glisser – là où il te manque un poumon et quelques côtes – pour te tenir compagnie dans la morgue. Désormais orphelins et sans capitaine sur notre bateau à la dérive, nous rentrons à la maison pour penser à tes funérailles. Je fais le compte de mes économies, destinées à financer un doctorat à la Sorbonne. Je n'hésite pas une seule minute : adieu Paris ! Tu vas reposer pour toujours au pays des arbres sucrés.

La nuit, allongée dans ton lit, je n'arrive pas à fermer l'œil. Je pense à ta courte vie. Tu es né le 28 décembre 1952 à Mostar, la deuxième plus grande ville de Bosnie-Herzégovine, et l'une des plus ensoleillées d'Europe.



Cette année-là, les Américains, ravis que Tito ne s'allie pas avec les Russes, ont fourni des équipements militaires à la République fédérative socialiste de Yougoslavie. Personne ne se doutait que ces mêmes armes allaient nous servir, quarante ans plus tard, à nous entre-tuer. Tu es né dans une famille communiste de sept enfants en prenant ta mère par surprise. Âgée de quarante-six ans lorsqu'elle s'était aperçue qu'elle était enceinte de trois mois, ma grand-mère n'avait eu d'autre choix que de te garder. Quelle tête elle a dû faire, quand on lui a annoncé que tu ne venais pas seul, et qu'il fallait pousser encore pour aider ton frère à voir le jour ! La logique fusionnelle propre aux jumeaux a été déterminante dans toutes tes relations. « Seule la mort peut nous séparer », avait l'habitude de dire ton frère. Tito disait la même chose des six républiques qui composaient la fédération yougoslave. Sauf que la fusion qu'il a imposée à son peuple n'avait pas commencé dans un ventre, mais plutôt sur un continent où, après la chute des grands empires, un nouveau concept a détrôné tous les autres : l'État-nation.

Tu avais vingt-sept ans quand je suis venue au monde et j'ai eu vingt-sept ans l'année de ta mort. Vingt-sept années à se tenir entrelacés à l'intérieur d'un cercle d'émotions excessives, typiquement slaves, où la haine et l'amour, la tristesse et le burlesque sont tricotés en un même sentiment, comme dans les films de Kusturica. Combien de fois n'ai-je pas essayé de sortir de ce cercle pathétique ? On ne se défait pas si

facilement des Balkans et de leur folie millénaire. Ton frère jumeau, écorché vif depuis qu'il a appris la nouvelle de ta mort, m'a harcelé en m'appelant plusieurs fois par jour pour s'assurer que ce serait bien de la soie et non pas du coton que je choisirais pour tapisser l'intérieur de ton cercueil. Il l'incarne bien, la folie des Balkans. Il l'a prouvé le jour même de tes funérailles quand il a décidé, le plus naturellement du monde, de se jeter sur le cercueil pour l'ouvrir afin de s'assurer que j'avais bel et bien exécuté ses ordres.

La nuit, je n'arrive pas à fermer l'œil. Je pense à la froide solitude de ton corps dans la morgue et à ta légendaire claustrophobie. Envoyer une dépouille dans un autre pays peut parfois prendre deux semaines. En attendant, la seule façon de te sortir de là, me dit ton infirmière haïtienne, c'est de te confier à une institution religieuse qui préparera ton corps pour son ultime voyage. Je suis prise entre tes principes antireligieux et le besoin de te sortir de la morgue. Je compose le numéro de la petite paroisse près de l'hôpital.

— Votre papa est baptisé ?

— Non, il est communiste...

Le prêtre m'envoie au ministère des Affaires étrangères. Je leur explique la situation et le gentil fonctionnaire me donne l'adresse des églises qui « parlent votre langue ». Le prêtre de la paroisse croate me demande ton nom.

— Comment ? Votre papa s'appelait Nenad ? Je regrette, mais ça sonne serbe, vous devriez appeler le pope de l'Église orthodoxe grecque, ou arménienne.

J'appelle le centre communautaire grec. Le pope parle serbo-croate parce que sa femme vient du Monténégro.

— Votre papa s'appelait Nenad... Et votre grand-père ?

— Ibrahim.

— Je regrette, Mademoiselle, mais c'est un nom musulman...

Même après ta mort, les étiquettes dont tu ne voulais rien savoir te poursuivent. Un imam de Montréal est le seul religieux qui accepte de prendre soin de ton corps. Deux jours après, tu es transféré dans une mosquée de Ville Saint-Laurent. On m'explique que les hommes vont te laver, te couvrir d'huile essentielle de cyprès, symbole d'éternité, que tout au long de ce rituel, l'imam va réciter les sourates et qu'à la fin, une prière collective, *Duhr*, te sera dédiée. Je crois naïvement pouvoir assister tant au rituel du lavage qu'à la prière. L'imam, surpris de mon ignorance, m'explique que les femmes sont interdites lors des rituels des morts. Dans certains pays, elles sont même exclues des funérailles. Appuyée contre le mur de la mosquée, je peste contre la religion et son côté misogyne alors qu'on s'affaire à l'intérieur à préparer ton corps. Soudain, l'imam, affolé et furieux, sort de la bâtisse :

— Vous êtes une menteuse ! Votre père n'est pas musulman !

— Bien sûr que oui. Mon grand-père s'appelait Ibrahim.

– Peut-être qu’il s’appelait Ibrahim, mais son fils n’est pas circoncis !

– Chez nous, ce n’était pas obligatoire. Nous étions des musulmans laïcs...

– Alors, vous n’êtes pas de vrais musulmans.

– Non, écoutez, prenez-le, s’il vous plaît. Je ne peux plus revenir en arrière !

L’homme me jette un regard dédaigneux. Quatre heures plus tard, j’entends sa voix lancer l’appel à la prière et je me dirige vers la mosquée. À la porte principale, un Maghrébin costaud m’arrête. Il a l’accent d’une banlieue marseillaise : « Ma sœur, ’z-y va, qu’est-ce qui te prend, ma sœur ? Tu peux pas être ici ! » Il m’indique le chemin du sous-sol, où les femmes voilées s’entassaient devant un mur blanc et suivent par les haut-parleurs la prière qui a lieu un étage au-dessus d’elles. Agenouillée face au mur, je regrette d’avoir mêlé la religion à ton décès, toi qui n’en voulais rien savoir.

Après la cérémonie à la mosquée, une autre a lieu dans la maison funéraire à qui nous avons confié le mandat de transférer ton corps outre-mer. On dépose ton cercueil au fond de la pièce sobre et épurée dans laquelle se propage une forte odeur de lys. De la musique de chambre accompagne nos conversations insipides qui tentent de remplir le vide. Ton cercueil est ouvert et dans la lumière tamisée de la pièce, j’entrevois de loin ton visage. Tu sembles dormir paisiblement, mais une peur archaïque m’empêche d’avancer : je refuse de te voir immobile pour toujours. La petite fille en moi se permet enfin de hurler de douleur.

Accompagnant ta dépouille, je touche le sol du pays de mon enfance pour la première fois depuis quinze ans. Je suis partagée entre la tristesse et la joie, entre le deuil et le bonheur de retrouver le ciel, l'odeur enivrante des amandiers en fleur, le goût des cerises et des sucreries turques près du Vieux Pont, et l'air toujours frais des rives de la Neretva. J'ai l'étrange impression de retrouver le cours normal de ma vie qui s'était arrêté subitement le jour de l'explosion de la citerne, comme si une parenthèse se refermait sur toutes ces années passées loin des rues de mon enfance. Ta phrase prophétique sur ma conception me poursuit. Je décide de faire un saut au bord de la mer. Dans l'autocar en direction de Split, le même sentiment d'exaltation s'empare de moi lorsque, après les collines arides du massif de Biokovo, j'entrevois au loin le bleu indigo de la mer Adriatique qui scintille. Tous mes souvenirs d'enfance sont rattachés à cette mer. Nous avons tant de fois rêvé de prendre le large pour faire comme Robinson Crusoé : nous échouer sur une île qui voudra de nous. Quelques étés plus tard, nous avons embarqué à bord du transbordeur *Tiziano*, sur lequel nous avons changé de statut en un clin d'œil : de touristes insoucians, nous nous sommes transformés en clandestins que redoutent les démocraties européennes. Prendre le large, c'est presque tout ce que nous avons fait durant ces années d'exil, et l'île et la côte dont tu nous parlais si souvent, en nous disant que c'est là que nous nous ferions notre place au soleil, est devenue mon obsession. Il me reste à la conquérir,

et à percer le mystère de tes derniers mots, qui résonnent dans ma tête comme un mantra. Tout juste avant tes funérailles, en marchant dans les rues étroites et antiques de Split, dans une librairie étrangère, je tombe sur une nouvelle traduction de la Bible. La quatrième de couverture précise qu'une erreur millénaire y a été rectifiée : l'idée qu'Ève était sortie de la côte d'Adam était un malentendu. Il fallait plutôt lire que la femme était à côté de l'homme, comme une béquille sur laquelle il s'appuyait pour le meilleur et pour le pire. Soudain, j'ai l'impression, que c'est à tort que nous croyons choisir les lieux de nos errances. Ce sont plutôt eux qui nous embrassent, ou qui nous quittent. Il était temps pour moi d'accepter que tes prophéties insulaires n'étaient pas les psalmodies d'un poète hermétique. Peu de temps après tes funérailles, je me suis sentie prête à jouer les Hemingway en partant pour Cuba. Mais pas avant d'accoucher de notre histoire d'exil.



**Mostar**, dans le sud de la Bosnie-Herzégovine, est une ville idyllique entourée de collines ensoleillées. La cité médiévale est traversée par la Neretva, le fleuve émeraude qui charrie jusqu'à l'Adriatique la douceur de vivre dans la « vallée des arbres sucrés », où naître chrétien ou musulman, serbe ou croate, est la dernière des choses qui comptent. C'est là que vit la jeune Maya quand les obus se mettent à tomber, d'abord un à un, puis en pluie drue sur la Yougoslavie.

Dans l'abri anti-bombardements, les scènes tragico-comiques que rapportent les habitants hilares n'empêchent pas la réalité du massacre de filtrer : la guerre est là, elle va durer, il faut partir. Maya et son petit frère s'enfuient dans la caravane des gitans ; ils retrouveront leurs parents à Split, d'où la famille s'embarquera avec d'autres réfugiés pour un exil qui la mènera en Suisse, puis au Canada.

Tout au long de ce périple, Maya grandit et s'éduque, poursuivant jusqu'à Cuba un dialogue enflammé avec son peintre de père, homme blessé, prophétique, emporté, balkanique jusqu'au bout des ongles. La résignation révoltée de Nenad, ses enthousiasmes d'enfant cent fois déçus, ses explications savantes sur l'indigence des mots pour dire la vérité du monde et des cœurs scandent le texte sensible et baroque de Maya Ombasic, qui signe avec *Mostarghia* son livre le plus autobiographique.



*Maya Ombasic enseigne la philosophie à Montréal. Elle est l'auteure, entre autres, de Chroniques du lézard et de Rhadamanthe (Marchand de feuilles, 2007 et 2009).*